



**Roger Judrin**

## **Boussoles**

(*La Table Ronde*, 1976)

Roger Judrin (1909-2000), ancien élève d'Alain, vécut à Compiègne et passa sa vie à écrire. Aphorismes, nouvelles, pensées, poésies, essais, critiques, portraits, formes courtes toujours, parce qu' « *il y a dans le raccourci une vertu guerrière* ». Il écrit dense et étincelant, « *comme s'il était immortel* » disait de lui son ami Georges Perros. Proche de Jean Paulhan et de Marcel Arland, il fut longtemps édité chez Gallimard. Sa plume est aussi incisive et vibrionnante que l'homme est ardent et secret. À paraître : *Roger Judrin, cour et jardin* (éd. du Labyrinthe, mars 2017). CS

**Rabelais** n'est qu'un Rousseau à trogne rouge. Ils prennent ensemble le pis de la Nature. Ils se flattent qu'au commencement étaient la joie, la bonté, la liberté. Mais l'un est un regret de l'âge d'or et un dégoût du présent, l'autre une tempête de rire, un feu d'actions de grâce, l'amour d'un goinfre qui a besoin de tout dévorer pour être soi. Quel colosse de gaieté ! Quel jaillissement de crédulité ! Quel torrent de jouvence ! La satire de Rabelais n'attire point d'aigreur. C'est dans un flot de liesse que roulent sorbonagres et papefigues, carême-prenants et autres andouilles. Rabelais écrit comme on digère. Dans ce prodigieux animal, la théologie, la médecine, l'érudition, la lie du comique et sa pointe exquise, le latin, le grec, le patois, le jargon, deviennent, par une vigoureuse métamorphose, la chair même du Silène. Quant à la lumière, ne la cherchez pas dans les veines endormies du caillou, mais dans le frottement des mots et dans le branle des idées. Point d'os à sucer, les coudes sur la table. Ici tout est vacarme ; ici la vie éternue. (p. 128)

De l'inconstance qui était son vice, **La Fontaine** a tiré la diversité qui fait sa gloire. Il commença par se mêler de tout, moins pour se chercher que pour s'amuser. Il tâta de la comédie, du long poème, de l'épigramme, de l'impromptu, et il exerça sa paresse avec beaucoup de soin. Il comprit enfin qu'il pouvait se multiplier dans un même sujet et dans un seul genre, s'égayer sans se dissiper, fuir l'uniformité sans quitter l'unité. Ainsi Dom Juan, devenu sage, eût caressé toutes les femmes dans l'une d'elles, et trouvé dans chacune l'âme de toutes. La Fontaine se borna à conter, et fit bien. La morale l'ennuyait, mais il lui plaisait d'observer les mœurs, et la bête qui était dans l'homme. Son imagination, dont le tour était voluptueux et gras, savourait la gaillardise et le style du bon vieux temps. Dieu, qui lui avait d'abord gagné le cœur, et qui voulait sa conversion, ne lui permit dans ses fables que l'agrément du récit, loin des joyusetés où l'auteur s'était embourbé. Sa plume apprit à être chaste. Il entra à l'Académie. Il obtint pour purgatoire d'être livré aux enfants, qu'il détestait, et qui saccagent la délicatesse de sa cadence, l'arrangement subtil de ses syllabes, la légèreté de sa raillerie, la studieuse liberté de son chant. Ils n'entendent en lui que ce qu'Esopé y a mis, et non point cette manière qui est le fond de son génie. C'est en quoi il est poète, et le plus fragile d'entre eux. (p.136).

**Madame de Sévigné** n'a pas de fidèles. Elle a des amants. Je suis l'un d'eux. Ce cœur plein d'esprit, ce glaçon ardent, cette tête amoureuse de romans, mais qui n'en fait pas, cette veuve jeune, et qui ne refuse pas d'agacer les hommes parce qu'elle est assurée de sa propre sagesse, cette mère que l'éloignement rapproche de sa fille quand la présence allait les brouiller, voilà le dur et le mou, voilà la dissonance admirable à quoi l'on connaît le génie.

Lorsqu'une personne est assez double pour que ses deux moitiés se parlent, l'occasion du dialogue est déjà mûre, et la lettre, qui est l'une des formes de la conversation, est déjà écrite. On a quelque chose à dire aux autres à proportion qu'on trouve en soi-même de l'opposition et du jeu. Mme de Sévigné souhaite la victoire de ses deux camps. (...) Quelle est la baguette de la fée ? Elle habite son papier. Elle est assez riche de loisir et de réflexion pour laisser à son démon la bride sur le cou. Point d'impromptu qui n'ait mérité, plus qu'on ne croit, d'aller vite et de frapper juste. Comparez la langue si sourde et si fade de Mme de La Fayette avec les vivacités ingénieuses, les grâces rapides, le tour populaire et singulier de la marquise, vous vous apercevrez qu'une telle réflexion s'apprend et ne s'apprend pas. Car ce genre d'étude est le prix du plaisir et la récompense du tempérament. Mme de La Fayette a la politesse et l'application d'une grande dame. La plume de Mme de Sévigné a de la gaieté, de l'éclat, de la fleur. Quand un lieu commun prend un visage tellement particulier qu'on ne peut parler du sentiment sans le rapporter à une bouche, et dans les termes même qui en sont sortis, là est l'invention. Voilà pourquoi nous restons friands de ces cailletages qui ont trois cents ans, et qui ne sont pas tombés, comme les autres, dans le sac de l'histoire, ni dans la poussière de l'érudition. (p.153)

Supposons qu'un auteur abondant ait dû choisir son billet d'immortalité. **Voltaire** eût fourré dans le sac de mémoire sa *Henriade*, ses tragédies, ses histoires. Il eût négligé les contes, qu'il avait brochés quand il était vieux, et pour passer le temps. Il n'eût pas eu un regard pour ces feuilles d'un jour qu'on appelle les lettres. Courant après les ombres d'Homère ou de Racine, il eût oublié qu'il était Voltaire. Rarement un écrivain s'admire dans les miroirs où le considèrent les connaisseurs. Le grand cœur, le polisson, le tolérant, le fanatique, le coup de bec mais le coup d'aile, le généreux, le financier, le flatteur, mais la dupe, le Voltaire des rois, mais le roi Voltaire, cette légèreté dans le solide, cette grâce du bon sens, cette allégresse à saisir un avantage, à attraper l'utile et à jouir des commodités, ce goût pur et court, ces pirouettes de prudence, ces foucades très concertées, cet art de pleuvoir sur tout et de se glisser toujours entre les gouttes, ce rire qui fesse, cet air de folie, qui a le grelot juste, que des personnages dans un héros de l'esprit ! Sa clarté étincelle, sa modération pétille, sa platitude a du génie. Réduisez-le à ce qu'il pense : quelle médiocrité ! Ecoutez-le penser : il vous pique, il vous emporte, il a une manière lumineuse de montrer son cul. Il écrit comme on danse. Il défend Calas pour attaquer l'Eglise ; la haine lui donne de l'amour. Il a su, dans ses contes, remuer divinement la marionnette, et dans ses lettres, la faire voltiger devant nous, chaude, parfaite, innombrable, comme une immortelle catin. (p.173)